

## ***Introduction***

« L'historien est tout à la joie de faire sortir des vieilles chroniques, dans toute la barbarie de leurs noms germaniques hérissés de consonnes et d'aspirations [...], de substituer dans l'imagination de son lecteur, à la place des dates insipides et des faits secs qu'on apprend au collège, une réalité précise, dramatique, vivante. Il est tout occupé à son œuvre de résurrection, qu'il mène avec une rare intelligence: ses idées générales ne lui servent plus qu'à distinguer sûrement les détails aptes à figurer comme types. »

Lanson, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1909, p. 1017

« [...] son lit longeait la fenêtre, elle [Tante Léonie] avait la rue sous les yeux et y lisait du matin au soir, pour se désennuyer, à la façon des princes persans, la chronique quotidienne mais immémoriale de Combray, qu'elle commentait ensuite avec Françoise. »

Marcel Proust, *Du côté de Chez Swann*, Gallimard, 1987, p. 51.

Issue du rapport entre la parole et le temps et, plus spécifiquement, du déplacement du réel dans l'écriture, la chronique est partagée entre la mémoire de longue durée, la peinture du passage du temps et la saisie du moment.

Portant sur la conscience du temps qui passe ou la mise en évidence de l'actualité et du quotidien, mais aussi bien sur la quête des origines et la mythification de l'histoire, la chronique littéraire est un genre qui ne cesse d'évoluer et de s'adapter aux mutations des perceptions du temps. De la représentation d'un temps chronologique et de l'enregistrement des faits historiques, pour la plus grande gloire du présent, dans les grandes chroniques ou les chroniques à portée plus biographique ou mémorialiste du Moyen Age, à l'instantané de la pensée et de la vie, faisant de la chronique un genre de l'expérience personnelle ; de la subjectivité du regard sur le temps aux perceptions partagées du monde dans les correspondances ou la presse ; entre l'érudition et la conversation ; entre l'éloge des patrons et des commanditaires ou le mécénat et une fonction sociale de grande portée ou la consommation de masse ; de la forme indépendante à l'insertion ou l'adaptation à d'autres formes génériques ; la chronique est un genre infiniment malléable et hybride où se mêlent le fait et la subjectivité de celui qui témoigne de son temps, le souci du réel et la critique.

S'agit-il d'écrire le temps du monde ou le temps du moi ? La chronique est-elle un genre littéraire ou historique ? Ou serait-elle plutôt une forme transgénérique, témoin paradigmatique de l'éclatement des genres ? Quelles sont les fonctions de la chronique ? Quelles en sont les formes, les métamorphoses ou les déformations ?

Dans ce numéro de *Carnets*, les auteurs donnent des réponses originales à ces interrogations qui ont d'une certaine manière parcouru l'histoire de la chronique du XVII<sup>e</sup> siècle à l'époque contemporaine. En regrettant l'absence d'articles de médiévistes sur ce genre qui a pourtant, à notre sens, si noblement démarré, pour ainsi dire, au Moyen Age, et qui a tout autant connu ses heures de gloire à la Renaissance, et en lamentant le fait de devoir, tout aussi inexplicablement, et bien malgré nous – mais ce n'était évidemment pas à nous d'en décider mais simplement de signaler les lacunes –, passer presque sous silence, si l'on excepte la brève incursion de Pilar Boué, l'âge d'or que connaît la chronique de nos jours, nous ne pouvons, en revanche, que nous féliciter du large écho rencontré aujourd'hui encore par les écrits d'un Saint-Simon ou d'un Diderot, voire d'un Crébillon, et plus encore par un dix-neuvième siècle qui, à juste titre, a la part belle, attendu qu'il a, lui, représenté l'âge d'or de la presse. Nous avons ainsi classé les textes présentés ici par ordre chronologique, en exceptant toutefois les deux premiers qui nous ont paru pouvoir servir d'introduction aux autres à cause de leur caractère peut-être un peu plus théorique.

En effet, Sandrine Carvalhosa réfléchit aux « éléments constitutifs [de ce] genre, un contenu et une forme dont les frontières paraissent mouvantes », en analysant l'évolution de la chronique journalistique du XIX<sup>e</sup> siècle, entre 1836 et 1885, et aussi les débats théoriques de l'époque sur la nature de cette forme, qui ont permis de la rapprocher de la causerie française et d'essayer d'en établir la frontière indécise avec la littérature. Étant considérée, d'un point de vue historique, comme l'héritière de Mme de Sévigné, la chronique est aussi analysée comme « un genre où se réfléchit le contemporain » et portant aussi la marque de son auteur.

La deuxième contribution se penche sur le *Mercure François* pour en déceler la place parmi les genres de l'écriture historique. Virginie Cerdeira examine ce que le périodique met en œuvre dans les différentes modalités de la mise en récit du passé, dans ses emprunts aux genres historiques et en particulier à la chronique afin de créer une nouvelle forme d'écriture pour l'histoire du temps présent, tout en considérant le rôle des circonstances politiques dans l'écriture du passé. C'est un parcours d'analyse des pratiques d'écriture au carrefour des temporalités dans le *Mercure François* que l'auteur entreprend dans cet article. Elle y examine des

problèmes tels que le choix de la langue vernaculaire, la périodicité – survenue dans la deuxième livraison du *Mercurie François* – et la continuité, pour souligner que l'originalité de ce périodique réside dans l'usage de la petite échelle. Toujours est-il que l'écriture du temps présent y est accompagnée d'une fonction édifiante, manifestée par des normes éthiques qui y président, ce qui, d'ailleurs, n'empêche pas que la plasticité des écritures du temps y soit attestée. Mais, quoique le *Mercurie François* ait disparu assez rapidement, l'association du *Mercurie* à l'actualité s'est prolongée dans le nouveau genre des « Mercuries historiques et politiques » qui se développe en Europe.

Marc Hersant propose une approche des *Mémoires* de Saint-Simon dans le croisement des écritures autobiographiques, de la mémoire de soi ou de la mémoire du monde, tout en décrivant les « difficultés à cerner la nature de l'œuvre ». La question de la définition du « moi » des *Mémoires* et de la mémoire écrite parcourt tout l'article, pour aboutir à l'impossibilité de la délimitation de leur objet. L'œuvre se situe entre la routine impliquée par la chronique et le développement « intempestif de la mémoire sensible », sans jamais pencher de façon décisive d'un côté ou de l'autre, mais en montrant que le travail du mémorialiste est constitué d'une activité double où la compilation méthodique des faits va de pair avec la réaction émotionnelle.

En analysant minutieusement l'œuvre fictionnelle de Claude Crébillon (1707-1777), Ana Alexandra Seabra de Carvalho y voit « une chronique du libertinage mondain de son époque » avec ses « jeux de pouvoir et de séduction ». Cet écrivain, souvent mal compris et accusé d'être frivole, voire ennuyeux, dévoile, avec une fine ironie, comme le montre l'auteur de cet article, les mœurs de la société du temps de la Régence de Philippe d'Orléans et du règne personnel de Louis XV. En même temps, Ana de Carvalho réfléchit aux « potentialités et [aux] frontières du récit ». En se concentrant sur les égarements de l'amour, Crébillon exploite habilement le cruel savoir qui se cache derrière l'art de la conversation, faisant de celle-ci un miroir des vrais sentiments qui se cachent.

Les articles d'Ana Fernandes et de Jean-Christophe Rebejkow traitent des *Salons* de Diderot, en montrant comment la chronique peut croiser la critique d'art. La première contribution analyse « trois aspects de cette œuvre: l'esthétique de l'imitation, le spectateur dans l'œuvre et le langage pictural devenu langage littéraire », en essayant de voir comment « un journal d'une vision picturale » se transforme aussi en un « jugement subjectif ». Le travail de Rebejkow analyse le sens et la fortune du mot « chronique au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, en y incluant l'entrée de l'*Encyclopédie*, rédigée par Diderot qui déprécie un peu ce genre, « à moins que le

chroniqueur ne se double d'un historien ». L'article se penche ensuite sur le *Salon de 1769* et sur les salons suivants, en expliquant comment l'auteur, ayant renoncé à faire une description des tableaux qui puisse les remplacer, mêle le récit d'événements contemporains à des considérations esthétiques.

Pilar Andrade Boué établit un pont entre la chronique du XIX<sup>e</sup> et celle de l'époque contemporaine, en proposant d'établir une lecture comparative entre les chroniques de l'Italie et de Naples de Stendhal et de Schifano, afin de décrire les procédés parallèles mais bien indépendants, voire divergents, de création de ces deux mythes de l'Italie.

Claude Sabatier s'intéresse aux chroniques de Zola, en s'interrogeant sur la difficulté de définir et de croiser « des genres et des domaines aussi riches et interdépendants que l'histoire, la presse et le roman ». En effet, comme le montre l'auteur de cet article, les chroniques de Zola offrent une grande variété quant aux thèmes, formes et registres, comme si elles fonctionnaient comme un laboratoire où sont préparés les motifs et les personnages de certaines des œuvres littéraires de l'écrivain. Cependant, Sabatier refuse cette approche téléologique et il prouve que Zola fait de la chronique un éditorial, en essayant d'analyser les causes de ce qu'il raconte et en étudiant aussi l'évolution des contributions de Zola dans les différents journaux. La deuxième partie de cet article analyse la « matrice littéraire » de ces textes : « la fictionnalisation, qui apparente, s'il en était besoin, maintes chroniques à des récits symboliques ou oniriques, le dialogisme, et l'intimisme, flânerie ou méditation ».

En analysant les chroniques *La Blonde de Vénus* et *la Mouche d'Or* dans *Nana* de Zola, Corinne Loreaux-Kubler semble répondre à certaines interrogations de Claude Sabatier. L'article a trois parties : la première rappelle « les traits propres à ce genre » ; dans la deuxième, l'auteur étudie comment Zola intègre ces deux chroniques dans son récit ; finalement, dans la dernière partie, Loreaux-Kubler va montrer que l'écrivain est « un grand illusionniste ». Ces deux microlectures permettent d'analyser le jeu de miroirs créé par l'écrivain et de conclure que sa « force (...) est d'avoir joué tant avec les contraintes de son esthétique qu'avec celles de la chronique ».

En se penchant sur *Les Repoussoirs*, une brève nouvelle de jeunesse de Zola, Elyane Borowski et Jean-François Bacot montrent comment l'écrivain parvient à faire une analyse sociologique de son époque, en écrivant un conte philosophique. En utilisant les concepts de marchandisation du corps, de réification et de séduction, issus de différents champs théoriques, et en procédant à des lectures intelligentes et subtiles de l'œuvre, les auteurs prouvent que, dans une certaine mesure, Zola

apparaît comme un précurseur par rapport à certaines questions qui se posent à notre temps, notamment celles qui concernent les valeurs éthiques dans une « société du spectacle ».

En conclusion, nous pouvons dire que les auteurs des dix articles sélectionnés pour ce numéro de *Carnets* consacré aux « frontières de la chronique » répondent à notre propos de réflexion à ce genre, en vérité, inclassable, en le précisant, le nuancant et le complexifiant encore, en même temps qu'ils introduisent de nouvelles questions, telles que la présence ambiguë de l'ironie, et qu'ils interrogent aussi ce qu'on pourrait nommer, selon l'expression de Derrida, le « devenir-littéraire » de ce genre historique et contemporain, hybride et transgénérique, superficiel et profond : la chronique.

*Teresa Sousa de Almeida*

*Kelly Basilio*

*Ana Paiva Morais*